

LES CHAMPIONS DU « NON »

LA SOUPE PRIMITIVE DES FUTURES RADICALITES

par Alain BESANÇON,
Membre de l'Institut

Article publié dans *Le Figaro*, 28 décembre 2003

Les rassemblements autour de José Bové cet été, les « forums sociaux » cet automne dans les lieux de « luttes » légendaires du Larzac ou des banlieues, ont été regardés avec faveur par les médias, avec bonhomie par les observateurs politiques, avec sympathie par les autorités civiles et religieuses. Bref, danger ou pas, on avait décidé de prendre la chose du bon côté. Est-ce la dernière retombée d'un cycle révolutionnaire épuisé ? Ou bien la soupe primitive d'un nouveau cycle qui se cherche ?

Depuis 1792 il a constamment existé en France un noyau de contestation radicale de l'Etat, de la société, de sa hiérarchie, de ses mœurs. Les sentiments qu'il affichait étaient un attachement passionné à l'égalité, le rêve d'une société fraternelle et juste, d'une démocratie directe. Les sentiments dont il vivait étaient la légitimité de la violence, parfois de la haine, l'irrespect pour les lois, le mépris de la représentation. Avec des hauts et des bas, cultivant une mémoire historique spéciale, scandée par les épiphanies de 1830, de 1848, de 1871 le noyau s'enrichit au fil du temps de courants chrétiens sociaux qui se mariaient comme ils pouvaient avec l'anticléricalisme et l'anti-religion de fond.

Ce noyau a été happé dans les années vingt du XXème siècle par l'immense *maelström* du mouvement communiste international. Il y a peu gagné. Certes, il s'est discipliné, unifié, durci, mais il y a perdu sa morale, autrefois généreuse, son honneur, autrefois pointilleux, et malgré des moments très forts, 1936, 1945, 1968, il ne s'est pas rapproché du pouvoir. En 1981, il s'est vite dilué.

Quand le communisme s'est effondré, en 1989, on a pu croire qu'il emportait dans sa ruine le noyau, que celui-ci allait enfin se dissoudre dans la société moderne, et qu'on verrait la fin de cette « exception française » en Europe.

En fait 1989 a libéré notre mouvement radical de trois très lourds fardeaux.

D'abord de son association à l'URSS. Dans les années 1970, la connaissance de la réalité du pays des Soviets s'est répandue partout, depuis les syndicats jusqu'à notre administration. Ensuite des équipes soviétiques qui pilotaient notre noyau depuis les années vingt. L'infortuné Georges Marchais faisait peur au début en tant que délégué discipliné de la grande machine communiste, mais quand celle-ci s'est déglinguée, il a fini par faire pitié. Enfin de l'idéologie marxiste-léniniste. Cette doctrine était précise, cohérente, complète. Elle renfermait tout une panoplie de notions théoriques, plus value, exploitation, paupérisation relative et absolue, dictature du prolétariat, qui, au début du XXème siècle pouvait sembler avoir quelque rapport avec la réalité, mais qui, au début du XXIème siècle n'en avait vraiment plus aucun.

Que se passa-t-il alors dans notre vieux noyau révolutionnaire ? Il entra en désarroi. Le mouvement communiste se fragmenta en diverses chapelles. Dans quelques unes on continue de mâchonner la scolastique sacrée, mais le cœur n'y est plus, ni la foi.

Cependant il ne tarda pas à se rendre compte des avantages de la nouvelle situation.

L'état d'esprit radical cessait en effet de se renfermer dans la fameuse « classe ouvrière ». Manifestement, ce n'était plus là qu'était l'avenir. Mais il pouvait se répandre d'autant plus facilement dans d'autres milieux sociaux, plus en prise avec la modernité, les médias, le spectacle, les « bobos », les minorités sexuelles, notre gigantesque éducation nationale, la fonction publique dans son ensemble.

Ensuite les idéaux ont pu retourner à leur tradition nationale du XIX^{ème} siècle. D'abord au bon vieux jacobinisme sectionnaire et égalitaire, avec ses grands mots et ses grands gestes, et sa détestation sacrée indiquée par Robespierre, « des vicieux et des riches ». On se passe de théorie « scientifique », mais ce sont des sentiments autrement plus concrets et parlants. Ensuite au vieil humanitarisme chrétien et post-chrétien : la morale compassionnelle, le tiers-mondisme, l'aspiration au *partage*, la sensibilité envers les démunis, les « exclus ». Les deux courants jusqu'ici se mélangent très bien. Ni l'un ni l'autre ne font confiance au marché, et pour eux le libéralisme est toujours « ultra ».

De là le rôle stratégique pris par la communauté immigrée d'origine musulmane. Les vrais révolutionnaires ont depuis longtemps pensé qu'il fallait miser sur elle plus que sur la « classe ouvrière » pour faire éclater une société qu'ils exècrent. Les courants humanitaires ont de la sympathie pour les exclus, les sans papiers, les « croyants monothéistes ». Ceux-ci attendent tranquillement, contrôlent mal une *intifida* marginale anti-juive, et reçoivent poliment les cadeaux qui leur viennent des deux côtés. Le baiser public qu'ont échangé José Bové et Tarik Ramadan a quelque chose de symbolique.

La nouveauté est qu'il n'est plus besoin d'un programme utopique pour être révolutionnaire. Les syndicats d'étudiants et de professeurs ont montré ces jours-ci qu'on peut l'être très bien pour mieux refuser la plus raisonnable et la plus millimétrique réforme. Le *statu quo* ne se défend jamais mieux qu'au nom de la révolution. Celle-ci se ramène à la négativité pure. Le non, non, non, suffit à l'exprimer.

La soupe primitive des futures radicalités chauffe donc à petits bouillons. Faudra-t-il pour faire sauter le couvercle que prenne naissance une nouvelle idéologie unifiée et persuasive qui réunisse en un seul faisceau les idées fort bariolées, confuses, contradictoires, qui animent les mouvements actuels ? Nous verrons. En attendant notre majorité marche sur des œufs. Il arrive que les thèmes dispersés du noyau radical trouvent en elle un écho, parce qu'elle a été formée dans les mêmes écoles. Elle vit dans la hantise d'une turbulence majeure et se convainc que céder toujours c'est gouverner aussi.